

La télé bavasse  
Elle est la voix du monde  
Il y a des millions de chaînes de télé qui bavassent  
Qui caquètent  
Ça fait un bruit de fond de basse-cour  
L'homme est gueulard  
C'est congénital  
Déjà ses petits hurlent à casser la forêt  
Plus tard  
Ils dégoisent  
Ils parlent tout seuls  
Ils sont des milliards à parler tout seuls  
Sans fin  
Sans sens  
Juste un cliquetis de mots qui s'entrechoquent.  
Je me bouche les oreilles  
Mais ça glapit jusque dans mes gènes  
Exaspérés

Dieu que je vous ai détestés  
Vous  
Les animaux dénaturés  
Je crois que j'avais peur  
Maintenant que je suis allé voler avec les oiseaux  
Courir avec les cerfs et fouiller avec les sangliers  
Maintenant que le gâtisme me rend débonnaire  
J'ai envie de vous tendre une main amicale  
Me sentir d'une autre espèce m'a rendu capable d'amour  
Vus du dehors vous et moi sommes seulement joie et souffrance  
Comme tout le vivant  
Dommage que votre taux de reproduction vous rende aussi insupportables  
Et vous condamne à l'extinction

*"On ne m'a pas demandé si je voulais venir vivre dans cet endroit où tout me paraît étrange.*

*Pourtant, je l'aurais sans doute accepté."*

C'était un enfant blond aux yeux écarquillés qu'on avait effrayé en lui montrant la mer

Qu'on avait trop exalté en lui montrant la montagne qui l'avait pris dans les plis de sa robe

Auquel on montra aussi les hommes

Pour qu'il leur parle

Mais aucune parole ne sortait de sa bouche

Il émettait des sons mais ce ne devait pas être les bons

Et l'amour ... ah l'amour... !

Quand il le rencontra il ne le reconnut pas

*Qu'est-ce que l'amour ?*

Il passa le temps précieux de sa vie à chercher

À se poser tant de "comment" ?

Et puis le lancinant "pourquoi" ?

Et puis

Devant l'absurdité des êtres

Devant le silence des étoiles

Il s'apprêta à s'en retourner

Pas vraiment convaincu qu'il aurait eu raison d'accepter de venir

Attendre

Le matin

Puis attendre la nuit

Puis

Attendre que ça s'arrête

Sans barguigner

Avec les yeux de ceux qui partent vers l'inimaginable

Qu'en penses-tu

Toi qui vis comme sans fin

En programmant ta vie comme un Lego

Toi qui crains l'orage

Et pestes sur les changements de saison

Moi

Quand je me retourne

Je relis mon roman

Et un grand contentement me prend

Allons

N'importe où mais allons

L'horizon est l'horizon

Le tien comme le mien

La ligne tranchante là au bout des choses

L'aimant qui cache le néant

Et qui nous appelle

Jusqu'à tomber dedans

Entre-temps

La route

Le mai est un orgasme au milieu d'une orgie  
Une poussée de la fièvre d'Eros  
Une plénitude de fécondation obscènement exposée  
Un coït pesant de germes  
La vie s'accouple à elle-même  
Et le pré est le bordel du feuillage  
Et les ancolies sont jarretières de dentelle  
Et les graminées sont en bas de résille  
Et le prunier est en guêpière  
  
Et les gênes se mélangent dans une infinie soupe d'amour

Il n'y avait que la chaleur  
Les arbres les mouches le chien et moi  
Et  
pour une fois  
Le silence  
Et le seul mouvement était celui de la brise  
Et tout était enfin à sa place  
Couché sur la mousse  
Je ne rêvais pas  
Je ne pensais pas  
J'étais là  
Chez moi

À É.

Je me suis levé dans de la poussière d'or  
La belle affaire  
Pendant ce temps d'autres s'engloutissent dans l'améthyste des flots  
Et d'autres crèvent dans l'opale des chambres stériles  
La vie est un bouillon de sorcière  
J'ai cueilli une tourterelle  
Elle est malade de l'homme  
Elle va mourir dans la coupe de mes mains  
Et en même temps deux buses variables  
Jouent élégamment leurs amours en cerclant dans le ciel

Et toi  
La longue tresse  
La crinière noire  
Et toi les hanches de vase grec  
Les seins de fruits de juillet  
Tu agonises  
Longuement  
Lentement  
Précautionneusement  
Tu agonises  
Avec tes yeux de vingt ans qui surnagent au milieu de la débâcle  
Et tes doigts qui faiblissent en serrant ma main  
La prochaine neige se fera sans toi  
Et il y aura toujours de la poudre d'or à l'aube  
Et de l'améthyste mangeuse d'enfant  
Et d'autres cercueils d'opale  
Et d'autres tourterelles  
Et j'en déposerai une sur ta tombe  
Pour faire roman  
Et faire pleurer Margot  
Puis ce sera mon tour  
  
Et les buses amoureuses continueront à tourner

Jours semaines mois années heures minutes Instants

Il n'y a qu'un présent continu

Qui s'use

Qui fond

Qui se rétrécit

Qui n'est que l'état d'être qui basculera dans l'état de n'être plus

Deux faces du miroir

Dont on ne voit jamais qu'une

Le plus belle

Celle dans laquelle on se regarde

Je suis né  
Et tout de suite  
J'ai décidé de dévorer le monde  
J'ai mordu dedans  
Plusieurs fois  
Je me suis brûlé la langue  
Ardu le palais  
Consumé la glotte

Je ne goûte plus rien

Alors nausée  
Je regarde  
Le lent faisandage  
Des hommes de mon temps

Le ciel grommelle

Gris

Le vent le temps

Se sont arrêtés

Suspendus

Tapi

L'orage guette

il se retient

Il feule

Merveilleux moment sans avant ni après

Je suis un pli de ça

Comme on laisse l'enfance  
J'ai laissé l'âge adulte  
J'ai digéré le remords de l'impuissance  
Je ne parle plus qu'aux pierres  
Aux racines  
Et aux ronciers  
Je réponds au feuillage quand il bruisse  
Je touche la main du vent  
Je bauge avec les bêtes dans la senteur de l'humus  
Et le délire tout autour  
Ne me concerne plus

Toucher  
sentir  
boire  
manger  
regarder  
entendre  
s'étonner  
être en colère  
caresser  
baiser  
uriner  
déféquer  
s'émerveiller  
danser  
marcher  
observer  
jalouser  
détester  
partir  
ah partir !  
digérer  
flatuler  
s'agacer  
chanter  
embrasser  
attendre  
s'ennuyer  
haïr  
craindre  
angoisser  
pleurer  
geindre  
se battre  
souffrir  
rire enfin  
au lieu de dire de dire de dire de dire

Couché sur le dos

Je regarde les lilas

Moutonner le ciel

c'est intolérable  
Émilie va mourir  
et l'herbe pousse quand même  
et le merle chante  
et la vie se déchaîne

Émilie va mourir  
et le sorbier s'éclate  
et s'enfeuille

Émilie va mourir  
et une femme accouche d'un bébé qui braille  
c'est ça ou rien

j'aurais pu aller te voir  
le cul sur un nuage poussé par le vent  
à quoi bon ?  
je t'aurais dit le malheur d'être de ce monde  
et tu le sais déjà  
j'aurais tenté de te faire sourire avec quelques bulles de savon  
je t'aurais  
raconté l'histoire  
du chevalier Népomucène qui monté sur un âne avait forcé les portes du paradis  
tu m'aurais écouté par politesse  
  
mais  
tu aurais touché la terre d'une main  
et de l'autre  
tu serais mort quand même

On coule dans la solitude comme un corps glacé dans la mer  
Et les algues  
Les algues sont les seules caresses

On voit enfin ses mains  
Une entité  
Par la peau séparée de l'océan sans fin

On n'existe que dedans  
On n'est que cet aparté  
Cette coagulation provisoire  
Qui se crée un monde

Tu es mon amour  
Et tu m'agaces  
Et je t'aime  
Et je soupire d'aise quand tu t'en vas  
Et je regarde ma montre quand tu ne rentres pas  
Et je me passerais bien que tu vieillisses  
Et en même temps je feuillette tes rides comme un livre de légendes  
Et il neige dehors  
Et nous avons survécu  
Et nous ne parlons plus guère  
Il n'en est pas besoin  
Dehors la corneille familière  
Suffit à nous montrer le monde

C'est un trou de lumière qui s'infiltré entre les troncs des épicéas

L'amorce d'un conte de Grimm

Un appel

Irrésistible

J'avance

Je pénètre

Savoir ce qu'il y a derrière

Or derrière

Il y a

Un trou de lumière qui s'infiltré entre les troncs des épicéas

Un appel

Un conte de Grimm

Rien

Et c'est tout

Les arbres peignent les nuages  
Et empieuvrent la terre  
Le hêtre est  
Interface  
Pour que les anges parlent d'amour  
Aux gnomes  
C'est ça que gazouillent les Pinsons  
C'est ça que musique le vent  
C'est ça que pleure la pluie